

Talleyrand à Presbourg, du 22 au 29 décembre 1805

«Si cela va sans dire, cela ira encore mieux en le disant»

par Françoise Aubret-Ehnert, ancienne présidente de l'association des amis de Talleyrand,
au colloque de novembre 2005 à Bratislava

Quand Talleyrand arrive à Presbourg pour signer le traité de paix avec l'Autriche, le 27 décembre 1805, il est au sommet de sa puissance : Ministre des Relations extérieures depuis 1797, il n'a pas cessé d'être aux côtés de Napoleon, de le soutenir et de le conseiller. Il est Grand Chambellan depuis juillet 1804.

Les deux hommes sont très proches, Napoleon apprécie l'aristocrate, son «insolence toute princière» et son maintien empreint de dignité. Talleyrand est fasciné par le général, puis par le monarque.

Il suffit de lire ses lettres de cette époque, on croit lire des lettres d'amour. Quittant le premier consul en 1801, il lui écrit : « Je pars avec le seul mais bien vif regret de m'éloigner de vous ; ma conviction que le dévouement de ma vie aux grandes vues qui vous animent n'est pas inutile à leur accomplissement m'a fait mettre au soin de ma santé un intérêt que je n'avais jamais senti. Quand ce que vous pensez, ce que vous dites et tout ce que je vous vois faire ne serait qu'un simple spectacle, je sens que l'absence que je vais faire serait pour moi la plus sensible des privations. »

En 1805, il s'est mis en route pour le suivre. Le 26 septembre, s'est arrêté à Strasbourg, puis à Munich, à Vienne, à Brünn et enfin arrive à Presbourg, où il séjourne du 26 au 29 décembre avec une suite importante de 15 personnes. Il doit traverser le Danube en barque au milieu des glaces. Il en repart pour Vienne, Munich et arrive le 26 janvier 1806 à Paris.

Il est donc resté en route exactement 4 mois.

De Strasbourg, il envoie à Napoleon le 17 octobre un projet de Paix générale pour établir une paix durable. Pénétré de la vision de l'équilibre des forces en Europe, il en fait une description détaillée dans sa lettre qui mérite d'être lue en entier. Ainsi : « j'ai médité sur la paix future, objet qui, étant dans l'ordre de mes fonctions, a de plus un attrait particulier pour moi, parce qu'il se lie plus étroitement au bonheur de votre Majesté. »

Selon Emmanuel de Waresquiel :

« ...Talleyrand aura tout tenté, en particulier en octobre 1805 lorsqu'il suggère à Bonaparte devenu Empereur de ne pas humilier l'Autriche qu'il juge fragile et qu'il considère de plus en plus comme le point de passage obligé d'un nouveau rapprochement avec l'Angleterre. Le grand projet européen qu'il adresse à Napoléon, de Strasbourg, le 17 octobre 1805, quelques jours avant la reddition d'Ulm et bien avant Austerlitz, est cohérent et s'inscrit en droite ligne dans la continuité de ses projets précédents, tout en tenant compte de la nouvelle domination française en Italie. Pour contenir la Russie à l'Est et éloigner d'autant l'Autriche de la Prusse, Talleyrand propose de négocier la paix sur la base d'un échange spectaculaire. Contre la promesse des provinces danubiennes convoitées par les Russes, l'Autriche abandonnerait Venise et sa terre ferme qui, avec Trieste, formerait un Etat indépendant comme le Tyrol. De son côté, Napoléon céderait la couronne d'Italie (comme il l'avait promis) à l'un de ses frères. « Alors (l'Autriche) sera tout à coup hors de contact de la France et sans sujet de contestation avec l'Empire. D'un autre côté, elle se trouvera placée de manière à contenir les Russes dans leurs vues européennes. » Dans les dix pages d'introduction de son mémoire, suivi d'un projet de traité d'alliance avec l'Autriche, Talleyrand décrit l'Europe comme le théâtre d'un drame. Quatre grandes puissances s'y affrontent : la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie. L'alliance des trois dernières enferme la France et prolonge la guerre indéfiniment. En déplaçant la puissance de l'Autriche du sud vers l'Est, de la Méditerranée, vers la Mer Noire, on supprime les raisons du conflit avec la France, on dissocie ses intérêts de ceux de l'Angleterre et on la met en opposition avec ceux de la Russie, en faisant en sorte que cette opposition même garantisse l'Empire ottoman. A ce stade du projet, la mise en œuvre pratique de son plan passe au second plan. Ce qui compte pour lui, c'est de trouver les moyens de ne pas écraser l'Autriche. »

(Voir aussi le dernier article de E.de Waresquiel dans le Numéro 462 de la revue du « Souvenir Napoléonien »)

Napoleon ne tient pas compte de son avis, et c'est la bataille d'Ulm, grande victoire, puis d'Austerlitz, où Talleyrand se rend après la bataille.

Il signe le traité de paix dont il désapprouve pourtant les conditions très dures imposées aux Autrichiens :

Metternich :

« Le lendemain, je me rendis chez le prince de Bénévent (Talleyrand), alors ministre des affaires étrangères, que je ne connaissais pas encore personnellement. Il me reçut avec les dehors d'une parfaite cordialité, se montra porté à un système de relations intimes entre la France et l'Autriche, et se vanta de la modération qu'il avait déployée lors des négociations qui amenèrent la paix de Presbourg. Comme il disait vrai, je pris position de mon côté et lui exposai ce qu'étaient, dans la pensée de l'Empereur, ces relations amicales qu'il ne faudrait jamais confondre avec la soumission. »

Juillet 1806

Qui est donc ce personnage?

Avant tout un homme qui aimait la paix et qui était confronté à un monarque qui n'aimait que la guerre. Il a aimé Bonaparte mais se défie de Napoleon et de son ambition de conquérant de l'Europe.

C'est après avoir vu les champs de bataille d'Austerlitz que Talleyrand a commencé à se détacher de Napoleon, et à entrevoir le « commencement de la fin ». Il faut intégrer cela pour comprendre l'évolution future de leurs relations.

Talleyrand, malheureusement, a été décrié, calomnié par les romantiques et ensuite par les napoléoniens français. Seuls les écrivains étrangers, comme Ferrero, Duff Cooper, Tarlé lui ont rendu très tôt hommage.

Conclusion :

Metternich pense que c'est à Presbourg que Talleyrand prend la résolution de s'opposer de toute son influence aux « projets destructeurs de Napoléon »

Ce lieu est donc d'une importance capitale pour la compréhension de l'action de Talleyrand après 1805, en particulier à Erfurt où il essaiera de gagner Alexandre de Russie à la cause de la paix afin de sauver la France du désastre programmé : ce que les napoléoniens appellent sa « trahison » fut en fait un effort désespéré de sauver sa patrie du désastre qui suivit. Le congrès de Vienne lui donna l'occasion de déployer encore son grand talent de diplomate.



Le palais primatial de Bratislava, où fut signée la paix dite «de Presbourg»